

EN COMMENÇANT PAR LA FIN

Ça y est, ça me reprend. Comme d'habitude, d'un coup, comme une envie de sacrer le camp. Le goût de rentrer chez moi, de tout balancer par terre et de hurler.

Peut-être que c'est à cause de vendredi, quand je l'ai laissé me toucher. Pire, je l'ai touché aussi, quand il était encore habillé, heureusement. Quand il a commencé à se déshabiller, je suis partie. Sa main sur mes seins, ses lèvres sur mes seins, sa langue sur mes seins... frissons de plaisir et frissons de dégoût. Mais je suis partie.

Avec mes remords. Des remords pour l'avoir laissé me toucher, pas pour être partie. Je ne suis pas Bianca, je ne dois plus être Bianca. J'aimais mieux partir avant qu'il ne soit trop tard. Des remords, toujours, mais pas de regrets. Regraits. Aigrets. Aigre. Si je devais un jour avoir des regrets, je me tuerais pour ne pas avoir à vivre avec. Je mettrais le feu, je flamberais puis je me jetterais par la fenêtre. Je monterais sur une chaise, je passerais la corde autour de mon cou, je balancerais la chaise. Il y aurait probablement un crac, mais je ne sais pas si je l'entendrais ou si je serais déjà morte.

Je ne m'aime pas. Je ne me regrette pas, je m'assume.

Je ne sais pas pourquoi je recommence toujours ce journal. Je n'aime même pas écrire. Ça me fait mal au poignet. De toute façon, je ne devrais pas écrire, je devrais étudier puisque j'ai un examen dans une heure.

Comment étudier après l'avoir laissé me toucher? Je ne pourrai pas me concentrer en sachant que je me suis encore laissé faire. Et puis ça m'a repris. L'envie de partir, loin. Et puis la rage aussi. La rage d'écrire.

Je veux que les autres m'aiment, mais moi je ne m'aime pas et de toute façon, je ne les aime pas non plus.

Vendredi, j'ai trop parlé et c'est pour ça aussi que je dois écrire. Je dois écrire pour me taire et ne plus me laisser toucher. Je l'ai laissé me toucher parce que j'avais trop parlé. J'étais fatiguée d'avoir trop parlé, je l'ai laissé faire. Je n'aurais jamais dû parler.

Je ne sais pas pourquoi il insiste. Chaque fois, il demande, il veut m'entendre, il est là, j'ai envie de parler, j'ai besoin de parler, et il écoute, puis il me touche. Et là, tout s'éteint. Mes mots. Mon cœur. Mon désir. Mon envie. Il dit qu'il m'aime, il veut que je lui parle, il veut me toucher. J'aime lui parler, j'aime le toucher et j'aime quand il me touche.

Mais je suis malheureuse et je dois écrire, me taire et ne plus me laisser toucher. Pourquoi lui parler? Il ne peut pas comprendre. Personne ne peut comprendre.

Comment expliquer? Que je n'aime plus me faire toucher? Que pour Sarah, tout est fini? Le plaisir

charnel est lié à Bianca et il ne peut plus en être autrement. Mais c'est Sarah qu'il aime. C'est ridicule. Je ne suis plus elle. Je vais me taire.

Je n'ai pas peur du silence, ce n'est pas pour ça que je parle. Je n'ai pas peur du silence, mais j'ai peur du vide. Je n'ai peur de rien, mais j'ai peur du Rien avec un grand R. Inanité. Vacuité. Néant. De valeur nulle. Comme moi, Sarah. L'ombre, le pâle reflet de ce que j'aurais pu être. L'échec.

Pourquoi est-ce que j'accepte encore de revoir Martin? Il faut que je cesse. Il me fait mal, je lui fais mal, nous nous détruisons. Chaque fois, il réussit à m'avoir, à me prendre, à m'attirer, à me faire parler et à me toucher. Je ne veux plus parler, je ne veux plus toucher, je ne veux plus me faire toucher.

ξ

Une autre nuit dans un café, au coin des rues Prince-Arthur et Saint-Laurent. À l'angle de la royauté et de la divinité. Je ne veux pas dormir, et je ne veux pas rester chez moi. Chez moi, les murs m'écrasent, les draps m'enveloppent, tout se referme et cherche à m'étouffer.

Il est quatre heures du matin, les rues sont vides, le ciel est noir. Il reste sept clients dans le café, trois employés et moi. Les clients boivent leur café et discutent, les employés font le ménage, et moi j'écris. C'est tout ce que je peux faire. Chacun son importance,

chacun sa priorité. Les uns passent le temps, les autres font le ménage et moi je m'embrouille.

J'ai peur de ce qui me consume lentement, de ce qui me ronge, me gruge, m'avale, me digère et me rejette. Alors, je reste assise ici, avec mon journal devant moi. J'essaie de tracer les mots de ce que je ressens. J'essaie de dire les phrases de mon présent.

Je suis épuisée, mais je ne peux pas arrêter. Je vais commander un autre café et je vais continuer. Si j'arrête, elles me ramèneront chez moi, me tortureront, me blesseront encore. Je partirai vers sept heures, comme toujours. Je retournerai chez moi pour m'effondrer sur mon lit et sombrer dans un sommeil profond. C'est ça, mon truc. C'est comme ça que je leur échappe. Les murs pourront approcher, les draps m'étouffer, je dormirai encore et je mourrai tranquille. Ma fin est proche.

Elles me tiennent. Je n'en peux plus. Elles vont m'avoir ou alors c'est moi qui me tuerai.

Je ne suis qu'un instrument. Je suis seule à plusieurs. Je me répands dans ce cahier, mon seul héritage, parce qu'on m'empêche de m'étendre dans ma vie. Je suis les mots qui ne veulent rien dire. Je crie là où personne ne m'entend. Je me couche là où personne ne me console. Je suis le jouet des marionnettes que j'ai créées.